

Accordéon musette

Dans les années 50, le Batifol, c'était quelque chose. À première vue pourtant, rien ne le distinguait de ses semblables, honnêtes cafés-tabacs de quartier. Comme eux, il tendait fièrement sa carotte et arborait une rassurante tenue d'avant-guerre que la modernisation naissante n'avait pu encore échanger. Il avait un avantage cependant : celui d'être situé à deux pas de la porte Saint-Martin, au début du faubourg que ses habitants désignaient poétiquement entre eux par faubourg de la Chanson. La concentration dans ses boutiques de marchands ou de fabricants d'instruments de musique, dans ses passages et ses cours d'école d'accordéon, de guitare ou de mandoline, dans ses immeubles d'éditeurs de

chansons, de bureaux d'impresarii, de compositeurs et d'arrangeurs, comme on dit aujourd'hui, lui valait tout naturellement cette nouvelle appellation. En rebaptisant le faubourg Saint-Martin, le bon sens populaire ajoutait une raison sociale à une carte de visite un peu courte.

Et le Batifol dans tout cela? Lieu de rendez-vous désigné d'un petit monde régi par la musique, la chanson et le spectacle en général, il était en 1950 une étonnante bourse humaine de personnages se disant artistes qui, parés de l'accoutrement d'une vedette de music-hall admirée, prétendaient en toute simplicité être les authentiques sosies des brûleurs de planches de leur jeunesse révolue. Les tourneurs et les fournisseurs de bouche-trous qui meublaient les entractes des cinémas de province n'avaient qu'à évoquer l'une de ces stars pour voir de leurs yeux professionnellement blasés apparaître, à la demande, un lot de Mistinguett, de Chevalier, de Piaf, de Florelle ou autres copies conformes d'Henri Garat ou d'Albert Préjean. Marché à la criée de l'occasion chantante, le Batifol avait également ses grands du métier auréolés d'une gloire passée pour les uns mais

bien actuelle pour certains. Les heures apéritives battaient le rassemblement de ces personnalités. En voisin conscient de son rôle de miroir à alouettes, Vincent Scotto, l'homme aux quatre mille chansons, arrivait le premier. Derrière la vitrine, sans aucune ostentation, mais tout de même il faut bien se montrer, il tenait table ouverte à une assemblée fidèle où brillaient René de Buxeuil et sa canne blanche, les chanteuses Roberte Marna, Jane Chacun, Benoîte Lab, Germaine Lix, Lina Margy et même Le Chanteur sans nom qui devant un verre perdait son anonymat. Sous le néon du bistrot remplaçant les rampes et les projecteurs, La Houppa, Marcus et René Flouron devaient, ballottés par la farandole des accordéonistes qui, du comptoir à la salle, s'étirait ou se comprimait comme le soufflet de n'importe quel piano à bretelles. Ils étaient ici chez eux, simples citoyens rigolards, pour une récréation souhaitée après une nuit de souveraineté absolue dans les musettes qui fleurissaient alors de leurs guirlandes multicolores les quatre points cardinaux de Paris et dont ils demeuraient les rois. Du zinc où il savourait son petit blanc, le client de la maison reconnaissait les

champions de la note piquée, les as du triolet et les princes de la tyrolienne et faisait l'appel des présents mentalement : Louis Péguri, Gus Viseur, Alexander, Édouard Duleu, Jo Privat, Émile Prud'homme, Fredo Gardoni, Jean Vaissade, Milo Carrara, Deprince, Étienne Lorin, Marceau, André Verchuren, et les retardataires. Il pensait à Primo Corchia, à Jean Ségurel, à Émile Vacher, l'ancêtre qui ayant depuis peu « raccroché son biniou » se faisait attendre. Pas longtemps. La masse pesante de Mimile franchissait la porte accueillie chaque fois par la même boutade qui, bien qu'éliminée par un usage abusif, faisait encore rire :

« Tu joues où maintenant Mimile ?

– Maintenant je joue aux courses. »

À soixante-dix ans, Mimile était le monument vivant du musette dont il avait connu les vagissements. Virtuose du diatonique qu'il défendait contre tous, il était, avec Michel Péguri, l'inventeur du musette, le témoin de son évolution. L'affection que chacun lui portait nous incita, Doisneau et moi, à le mieux connaître, ce qui fut facile, et l'amitié venant à lui demander de refaire en notre compagnie le circuit des bals où il avait montré son talent,

ce qu'il accepta avec une joie teintée d'un je-ne-sais-quoi de gouailleuse nostalgie. Hélas, le temps avait passé emportant avec lui les parquets et les cages à poules où se tassaient les musiciens des guinches de barrières ou des débonnaires bals de famille, sans pour autant effacer ses souvenirs dont les plus lointains remontaient à la fin du siècle dernier.

«La première fois où j'ai mis les pieds au musette, j'ai bien cru ne jamais pouvoir y retourner. J'avais douze ans, et déjà le biniou n'avait plus de secret pour moi et cela sans connaître la musique, mais j'avais de l'oreille. Mon père était musicien et tenait la batterie chez Delpech, 102, rue de Paris à Montreuil. Un dimanche, avec ma mère, nous sommes allés le voir. L'accordéoniste, un Italien, fatigué, me demanda de le remplacer pendant quelques danses. J'étais fier, je débutais en public. Les fox et les polkas se succédaient, les couples étaient ravis et n'en rataient pas une. À la fin de chaque morceau, il fallait le redoubler. Un qui rigolait pas, c'était l'accordéoniste. Il rigolait encore moins quand il a voulu reprendre sa place et que les danseurs qui faisaient la loi sifflaient en réclamant le même.

Tout d'un coup, il est devenu fou. Il s'est précipité sur moi en brandissant son couteau : "Il m'a volé mon boulot! Je vais lui couper les doigts." On a eu toutes les peines du monde à le maîtriser et la patronne, la mère Delpech qui pesait cent vingt-cinq kilos, dut bouger un peu! Peu après, le Rital quittait le bar et j'étais embauché au tarif formidable de six francs par jour. Comme beaucoup de bals, chez Delpech, c'était un peu voyou. En semaine, ceux qui ne travaillaient pas d'une façon régulière ou même pas du tout s'y retrouvaient. La fameuse Casque d'Or était une habituée fidèle. Je ne sais pas comment elle pouvait séduire les gars, c'était une rouquine qui sentait mauvais et portait malheur, mais glissons.»

La période Delpech prenait fin. Émile aimait le changement et passait avec facilité chez le concurrent si celui-ci savait mettre une rallonge convenable à son cachet. L'éclat des enseignes qui trouaient la nuit était le piège où il se laissait prendre sans déplaisir. L'éloquence des appâts en forme de billets de banque était si convaincante qu'on le vit officier à la Chapelle, au bal des Sabots.

Malgré les inévitables rafles du samedi, tous les apaches étaient là comme envoûtés par «l'accordéon qui tant est tendre». C'était l'époque où Scotto, jeune compositeur, lançait *Sous les ponts de Paris*. La mode était alors aux valse : *La Valse brune*, *C'est si joli*, *Les Petits Pierrots*, et aux tyroliennes dont *Parfums des montagnes*.

Vers 1910, après avoir vu poindre les petits matins frileux dans nombre d'établissements différents à l'heure où s'éteignaient les lumières, Émile Vacher, inaugurant un nouveau quartier, vint s'installer avec son père, et en propriétaire, sur la montagne Sainte-Genève, au bal Octobre qui devint le bal Vacher, avant d'être connu sous le nom de bal de la Montagne. Il devait rester quatorze ans, un bail, sur la rive gauche où il introduisit l'accordéon dans l'univers fermé des rôdeurs des barrières d'Italie et des Gobelins qui dansaient encore au son des pianos et des violons. Le succès fut total, d'autant plus que le Tout-Montmartre des gambilleurs qui suivait ses déplacements avait à sa disposition le tramway Pigalle-place d'Italie pour passer d'une montagne à l'autre et ne s'en privait pas.

Mais Mimile ne pouvait se fixer. Il usa successivement ses nuits chez le père Pouyet puis au bal des Gravilliers où, en compagnie du harpiste Jean Demarco, il régala son auditoire de quelques-unes de ses compositions, *Auteuil-Longchamp* par exemple, et de la célèbre *Reine de musette*, donnée par la suite à son ami Peyronnin à qui il manquait un sixième titre pour entrer à la Sacem. À La Grande Roue, il lança un fox, *Plaisance*, à Clichy, au Petit Jardin, *La Java des fortifs*. À L'Abbaye, rue de Puteaux, où il dirigeait un orchestre de deux accordéons, un piano, une batterie, il interpréta les très classiques *Triolets* qu'il avait composés avec Charles Péguri. Ce fut donc dans ce dernier bal qu'il accompagna tour à tour Emma Liebel, Damia, Fréhel et plus tard Jane Chacun, ces autres reines de musette.

« C'était la belle vie, poursuivait-il, les gars et les filles aimaient autant la danse que la musique, à tel point que lorsqu'un air leur plaisait, ils s'arrêtaient de glisser et comme un seul homme, immobiles, ils écoutaient jusqu'au dernier accord. Du vrai boulot ça, mes petits potes, maintenant c'est fini, tout a disparu ou presque... »

De tous les temples de la gambille où il avait passé sa vie, seuls les bals des Gravilliers et de la Montagne existaient encore. Durant des jours et des nuits, ils nous reçurent comme nous reçurent Le Balajo, La Boule rouge, Les Barreaux verts, Chez Bouscat, Le Petit Balcon, La Java, le bal des Anglais et j'en passe. À chaque expédition, Mimile se munissait d'un petit diatonique qu'il portait dans un sac de moleskine noire. Il nous le confiait en entrant dans la salle. La musique s'interrompait, remplacée par un brouhaha interrogatif. Au micro, un musicien annonçait le visiteur – il était connu et reconnu – et une ovation se muant en la demande d'un morceau lui succédait, impérative. Le chef d'orchestre venait chercher Mimile qui, le minuscule instrument entre les doigts, se laissait entraîner vers l'estrade où sans façon il envoyait un pot-pourri dont il avait le secret. Aux rythmes des airs anciens certains retrouvaient leurs jambes pour esquisser quelques pas, les plus jeunes écoutaient avec les yeux brillants des enfants surpris devant une merveilleuse découverte, les applaudissements mêlés des hommes et des femmes assemblés dessinaient un bouquet

brandi au talent de celui qui avait donné ses lettres de noblesse au musette.

En 1950, toujours, nous étions avec mon complice Pierre Mérindol associés dans l'exploitation d'un musette, le bal des Escarpes, le bien nommé, tout en haut de la rue du Cardinal-Lemoine, à une enjambée de la place de la Contrescarpe. Afin d'étoffer les soirées, l'idée nous vint de renouer avec la tradition des cafés-concerts en y introduisant le tour de chant d'une vedette tombée dans l'oubli. Notre choix alla à Fréhel, qui venait de passer aux Bouffes du Nord et que nous découvrîmes dans un petit hôtel de la rue Saint-Georges. Notre proposition lui plut, elle l'accepta. À huit ans, elle avait débuté au bal du Petit Poucet dans l'île de la Jatte, et le fait de se retrouver au musette gommait l'âge qu'elle ne voulait avouer.

Son corps usé, meurtri par trop de tentatives de suicide, était fragile, il fallait prendre mille précautions pour lui serrer la main. En pantoufles et socquettes de laine rouge, en jupe noire plissée de fille des Halles, poings sur les hanches, dans un coin surélevé de la piste, elle regardait l'assistance qu'elle domi-

nait, puis se tournait vers l'accordéoniste :
« Vas-y minet vert. » Les conversations s'arrê-
taient, les yeux n'avaient d'autre objectif que
le visage douloureux de la chanteuse, ses bras
qui s'agitaient soulignant une phrase pour
s'immobiliser enfin comme pour calmer une
tempête menaçante. La musique s'arrêtait.
« Vos gueules là-dedans ! Pour moi toute seule
la dernière note. »

Elle la modulait seule sa dernière note, et le
silence qui l'accueillait avait la valeur d'un
hommage.